



LE CARDINAL GIBBONS.

A son retour d'un long voyage en Europe l'éminent prélat a été hier l'objet d'une réception grandiose à Baltimore, son siège archiépiscopal.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit/Centigrade) for various locations like New Orleans, St. Louis, etc.

LE CHOIX

D'UN

CHEF DE POLICE.

Le mort du surintendant de police Dexter Gaster, survenue au moment même où le premier magistrat de la cité s'absentait...

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VERRONT L'EXPOSITION PANAMÉRICAINNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CONVENTION HALL...

NOTRE ÉDITION

DU

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera, cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de la Nouvelle-Orléans.

Cette revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité et de la variété la plus grande.

Le numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les États voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs de s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, qu'ils nous en soient le plus tôt possible.

qu'il avertisse à première vue, sans hésiter. La morale l'exige en ce qui concerne l'intérêt de la société. Quelquefois on permet le moindre compromis avec les accusés est indigne d'appartenir à la police.

Il y en a d'autres qui ne sont répréhensibles que de convention. Permis ou tolérés à droite, ils sont condamnés et punis à gauche. Tels et tels citoyens peuvent tolérer ces actes ou en prendre la défense à leurs risques et périls. Cela est interdit à la police qui ne peut et ne doit y voir que la violation d'une loi ou d'une ordonnance ayant force de loi. Que si l'acte incriminé, justement ou non, prête à interprétation, la police n'a rien à y voir. C'est à la justice, au tribunal seul qu'appartient le droit d'interpréter, de juger et de rendre son arrêt en conséquence.

Si tel ou tel individu de la communauté trouve que la loi blesse ses intérêts, son amour-propre ou ses droits, il n'a qu'à faire appel au législateur. C'est ce dernier qui a fait le mal; c'est à lui de le supprimer.

Toutes ces considérations sont du ressort d'un chef de police et l'on conçoit que l'autorité municipale regarde à deux fois avant de faire le choix d'un fonctionnaire sur qui pèsent de si lourdes responsabilités.

L'interrogatoire dure depuis quel que temps. Quand le moment sera venu pour nos autorités de prendre une décision, elles auront en ce temps de réfléchir et tout fait croire que leur choix sera excellent, irréprochable.

LE CONFLIT

Franco-Turc.

L'Histoire des Quais de Constantinople.

Voici comment est née l'affaire des quais de Constantinople, qui a fait naître un conflit entre la France et la Turquie, et dont "l'Abelle" a entrepris les leçons.

On est au printemps de 1880. Sir Austin Layard, ambassadeur de la reine Victoria, se trouvait dans son cabinet de travail, assis nonchalamment dans son large fauteuil et admirant le panorama féérique qui se déroulait à ses pieds: la Corne d'or sillonnée de myriades de barques, de caïques, de petits vapeurs, pendant que plusieurs cuirassés et autres navires de guerre, mouillés à des distances variées, tout près, plus loin, plus loin encore, semblaient former ce décor magnifique, paraisait à ses yeux comme un immense tableau vivant d'une souveraine majesté. Le soleil allait disparaître derrière les collines de Stamboul et bientôt les minarets et les vastes copolles des mosquées de Souleymanid et de Sultan-Mehmet se couvraient d'une teinte rose-dorée.

Le diplomate anglais, absorbé dans la contemplation de ce spectacle particulièrement oriental, n'avait pas entendu deux petits coups secs et discrets du côté de la porte. Les coups redoublèrent avec la même discrétion et finirent par disparaître le réve du vieil ambassadeur. Il se retourna et cria sur son ton contrarié: "Entrez". La porte s'ouvrit et donna passage à un petit homme rond, passablement laid et portant sur la tête une calotte rouge. Il avait l'air d'un fonctionnaire turc. Il salua respectueusement l'ambassadeur et s'avança vers lui à pas lents.

— Eh bien! quelle nouvelle! interrogea sir A. Layard. — C'est fait, Excellence. Le firman de concession vient d'être remis à Michel Pacha, qui part ce soir même pour la France. A ces mots, le représentant de la Grande-Bretagne, frappa du poing sur le bureau et se leva brusquement. Cette nouvelle paraisait le mettre en grande colère.

En effet, presque à la même heure, la bouche à vapeur de l'ambassade de France, les trois couleurs déployées à l'arrière, amena à bord du bateau des Messageries maritimes en partance pour Marseille, Michel Pacha, concessionnaire des quais de Constantinople, tenant à la main le précieux firman qui était enveloppé dans un étui de velours rouge, comme c'est l'usage en Turquie pour ces sortes de documents. M. Fournier, l'ambassadeur de France avait tenu à faire grandement les choses.

Comme il s'agissait là d'une victoire de l'influence française qui avait à lutter contre tant d'influences étrangères dans cette affaire, et principalement l'influence anglaise — les Allemands n'avaient pas encore obtenu sur les rives du Bosphore la place prépondérante qu'ils y occupent actuellement — il accompagna Michel Pacha à bord, et le pont du bateau se remplit bientôt de plusieurs membres de la colonie française de Constantinople et du personnel de l'ambassade venus pour féliciter Michel Pacha de son succès.

Sir A. Layard en fit une maladie. Ce n'est pas une figure de style avancée ici: l'ambassadeur d'Angleterre se tomba réellement malade. La nouvelle de l'obtention de la concession par les Français lui fit une telle impression qu'il en eut la fièvre. M. Fournier donna un nom spécial à cette fièvre; il l'appela "fièvre Michel Pacha".

La concession pour la construction des quais de Constantinople constituait, en réalité, une affaire de toute première importance. Cette importance était d'autant plus grande que le firman de concession accordait une foule d'autres droits et privilèges connexes, qui installaient au cœur de la capitale une colossale entreprise. Sir A. Layard espérait toujours que Michel Pacha échouerait dans ses démarches. Il l'espérait pour mille et une raisons. D'abord, il était, lui, à cause de son turcophilisme sans bornes, "persona gratissima" tant au palais qu'à la Porte, où il était très estimé, très prisé, très aimé. Ensuite, une société anglaise avait vainement demandé la concession de construire des quais flottants.

En troisième lieu, il avait des raisons de croire que pour lui-même la demande de Michel Pacha serait désagréable à la Porte, elle ferait naufrage au palais de Yıldiz. Sur ce dernier point, il s'était étrangement trompé, car justement c'est par les efforts déployés au palais par D. Pacha, un militaire français jouissant d'une certaine influence auprès du sultan Abdul-Hamid, que M. Fournier et Michel Pacha finirent par surmonter tous les obstacles.

D'ailleurs, la question avait fait l'objet de longues délibérations en conseil des ministres et de longs rapports rédigés par des commissions techniques nommées ad hoc. C'est Halreddine Pacha qui était à cette époque grand vizir; Alexandre Carathéodory pacha était ministre des affaires étrangères et Saïd Pacha le Kutehuk (le Petit) était ministre de la justice. Ce dernier, quoique l'affaire ne fût pas de son ressort, prit cependant une large part dans la rédaction du firman de concession, uniquement parce qu'il était considéré comme un *katib* (scrivain, rédacteur de documents officiels) de premier ordre.

Michel Pacha vint directement à Paris pour s'occuper de la formation de la société qui devait entreprendre la construction des quais. La première chose qu'il fit, ce fut naturellement de faire traduire le firman en français pour que les capitalistes eussent connaissance des conditions de la concession. Immenso déception! Le firman différait en plus d'un point du projet original longuement discuté et finalement arrêté entre Michel Pacha et la commission turque chargée par la Porte de la rédaction de ce document. Dans ces conditions, la formation de la société devenait impossible. Le concessionnaire français retourna quelque temps après à Constantinople pour réclamer auprès de qui de droit.

de longs rapports rédigés par des commissions techniques nommées ad hoc. C'est Halreddine Pacha qui était à cette époque grand vizir; Alexandre Carathéodory pacha était ministre des affaires étrangères et Saïd Pacha le Kutehuk (le Petit) était ministre de la justice. Ce dernier, quoique l'affaire ne fût pas de son ressort, prit cependant une large part dans la rédaction du firman de concession, uniquement parce qu'il était considéré comme un *katib* (scrivain, rédacteur de documents officiels) de premier ordre.

Michel Pacha vint directement à Paris pour s'occuper de la formation de la société qui devait entreprendre la construction des quais. La première chose qu'il fit, ce fut naturellement de faire traduire le firman en français pour que les capitalistes eussent connaissance des conditions de la concession. Immenso déception! Le firman différait en plus d'un point du projet original longuement discuté et finalement arrêté entre Michel Pacha et la commission turque chargée par la Porte de la rédaction de ce document.

Dans ces conditions, la formation de la société devenait impossible. Le concessionnaire français retourna quelque temps après à Constantinople pour réclamer auprès de qui de droit.

Dans l'intervalle, Halreddine Pacha avait quitté le grand vizirat et était remplacé à ce poste élevé par Saïd Pacha le Petit. Les négociations entre l'ambassade de France et le nouveau grand vizir pour la "rectification" du firman de concession furent longues, interminables; elles n'aboutirent pas pendant le temps assez long que Saïd Pacha resta au pouvoir et ce n'est que sous le vizirat de son successeur, Kiamil Pacha, actuellement gouverneur général du vilayet de Smyrne, que Michel Pacha obtint le firman définitif de la concession des quais. La société ne tarda pas à se former à Paris et les travaux continuèrent aussitôt.

La dépense était évaluée à trente ou quarante millions pour l'achèvement de la première partie des quais. C'est que les eaux du port de Constantinople sont très profondes, le fond très vaseux et les courants très forts. Mais ce ne furent pas ces difficultés techniques qui inquiétèrent les concessionnaires. Bien tôt d'autres difficultés, d'autres ennemis les entourèrent.

La corporation des portefaix de Constantinople, une corporation des plus brutales, des plus autoritaires et des plus prétentieuses qu'on puisse imaginer, formant dans son cadre d'action un Etat dans l'Etat, commença à protester — bruyamment — contre la construction des quais, qui serait de nature à leur porter préjudice. A peine cet orage apaisé, un autre, plus formidable encore, s'éleva à l'horizon: la corporation des "mahonadjis", c'est-à-dire des propriétaires des grands caïques qui servent au débarquement des marchandises des bateaux à la douane, protesta plus bruyamment encore que celle des portefaix.

Pour ces travailleurs de la mer, la construction des quais eût été la ruine complète, car les bateaux devant dorénavant accoster aux quais, le débarquement des marchandises se ferait sans l'intermédiaire des chalandiers. Les "mahonadjis" ne se contentèrent pas de protester par des cris; ils organisèrent des manifestations et tentèrent même d'empêcher les travaux des quais. Ces manifestations dégénèrent en une véritable émeute. Mais tous ces incidents n'étaient pas faits pour émon-

der le regret de ce que j'ai fait. Pour dire la vérité, je ne le crois pas. Il me semble que si j'en tirais dans la vie un lieu d'en sortir, je n'hésiterais pas à suivre le même chemin. Et je m'en accuse!

L'abbé d'Aulnay froissa le sourcil. Mais il dit avec son impossibilité de confesseur. — Contentez-vous de vos soufles. — Présentez-moi le marquis de Rambert, l'abbé d'Aulnay avait dit, lui qui l'avait toujours connu croyant ou du moins d'un scepticisme et d'une indifférence qui frisaient l'irreligion, c'était pour quelque mission secrète ou une réclamation dont il avait hâte de connaître l'objet? — Peut-être.

Depuis quelque temps, des bruits singuliers étaient venus à ses oreilles. Si les belles dames de la bourgeoisie ne avaient rien de précis sur l'événement qui avait pour ainsi dire retranché du monde l'héritier de Rambert, les imaginations n'en travaillaient pas moins et, au coin des cheminées, on se communiçait des idées qui pour la plupart, se rapprochaient assez de cette vérité que sous cette catastrophe mal expliquée, il y avait une histoire de femme, quelque fille éditée ou un mari outragé, et que les blessures de comte étaient le résultat d'une vengeance et non d'un accident.

L'abbé d'Aulnay avait assisté plus d'une fois à ces conférences et, avec son expérience de la vie, il n'était pas le dernier à penser comme les autres et à se livrer à des suppositions qui lui faisaient pressentir un drame de famille et peut-être l'existence de quelque enfant naturel qui pesait comme un remords sur la conscience des Rambert et dont on voulait secrètement assurer l'avenir. Mais, certes, il ne s'attendait pas à ce qu'il allait entendre.

Si la réputation du fils de son père prêtait à la critique et aux médianes, celle de sa fille, mademoiselle Louise, était intacte et, même parmi les cercueilles de sa fortune et de son nom, le plus expert en fait souterrain de la colonie n'aurait pas osé l'effleurer d'un soupçon. — La marquise reprit: — Ma conscience a été trop large et j'étais trop porté à excuser les écarts de ma fougueuse jeunesse et ceux de mon âge. Cependant je ne vous aurais pas fait appeler si je n'avais été le complice de ce que je considère comme un véritable crime.

Le père eut un sursaut involontaire; il redressa le tête, regarda en face le marquis et l'interrogea. — Vous dites un crime? — Oui et vous allez me comprendre. Mon fils avait en liaison, en Normandie, une liaison

des précautions qu'on prend pour écarter de la personne roi les menaces d'un attentat toujours possible. La garde royale sera triplée et l'on peut estimer que les "policiens" et les agents de la sûreté seront le premier rang de la foule qui pressera pour voir défiler le roi. Un homme averti en vaudrait et l'attentat dont Edouard VII faillit être la victime l'an passé en Belgique, l'a rendu prudent. C'était d'ailleurs le troisième la série. Sa mère, elle-même, jour de son couronnement, avait failli être assassinée à Windsor par deux fanatiques, qui, par deux fois, on ne sait comment, dans les appartements royaux.

Espérons qu'Edouard VII aura la même chance que sa mère et qu'il échappera au couteau ou au revolver des assassins, si tant est qu'il s'en trouve sur sa route. Ce dont Dieu le garde!

Les concessions. Grâce à l'intervention des autorités locales, qui ne pouvaient pas tolérer que l'ordre fût troublé dans les rues de la capitale, portefaix et "mahonadjis" finirent par se calmer moyennant quelques promesses. L'affaire des quais ne prit une tournure grave qu'après la fin des travaux. L'exploitation commença sous des auspices très encourageants. Le jour de l'inauguration a été une véritable fête pour les Constantinopolitains.

Eux qui étaient habitués à pa-tanger dans la boue tout le long du port et à faire usage pour l'embarquement et le débarquement des marchandises ou même des voyageurs, de misérables constructions en planches, trouvaient un grand plaisir à se promener sur des quais larges, solides, massifs. Les Compagnies étrangères de navigation à vapeur ne s'empêchèrent cependant pas de se servir des quais "français". A l'heure actuelle encore, la plupart de ces Compagnies préfèrent faire mouiller leurs bateaux au large, comme au temps jadis; pour elles, les quais n'existent pas. Mais il ne s'agit pas de cela et ce point de vue de la question ne nous importe guère.

L'exploitation des quais commença, des rapports des autorités douanières et policières ne tardèrent pas à envahir les bureaux de la Porte et du palais. "Les quais facilitent la contrebande", "les quais empêchent la police de surveiller le départ et l'arrivée des voyageurs", "les quais rendent inutiles toutes les mesures prises par les autorités pour empêcher l'introduction d'armes et de matières explosives dans la capitale", etc., etc.

Tous les méfaits possibles et imaginables étaient attribués à l'existence des quais. Maintenant, fallait-il voir dans toute cette campagne contre les concessionnaires français les intrigues étrangères aussi? La chose est possible, mais, quoi qu'il en soit, ces rapports émanant de la Porte, le palais surtout, et de cette émeute naquit la question actuelle des quais. Voilà toute la vérité sur cette complication franco-turque.

EDOUARD VII, AVOCAT. L'un de ces titres et non le moins inattendu est celui d'avocat. Peu de personnes savent en effet que le nouveau roi d'Angleterre est inscrit au barreau de Londres depuis le 31 octobre 1861.

Edouard VII, qui avait alors dix-huit ans, prête serment à Middle Temple dans la salle où, deux siècles et demi auparavant, l'immortel Shakespeare avait joué pour la première fois devant la reine Elizabeth. Cette cérémonie eut lieu en grande pompe, à onze heures du soir, suivant l'usage traditionnel, en présence du lord chief justice et des membres les plus éminents du barreau anglais.

Est-il besoin de dire que le prince-avocat d'aujourd'hui ne se préva jamais de son titre pour défendre la veuve et l'orphelin? En 1887 seulement, il consentit à remplir les fonctions honorifiques de trésorier de l'ordre et présida solennellement le "Jubilee Banquet" des avocats.

On voit par ces quelques aperçus, ce que sera le couronnement d'Edouard VII. Ce couronnement dépassera sur les précédents par son caractère tout "moderniste". Sur un point seulement, on s'en tiendra aux anciennes coutumes; on les renforcera même probablement; je veux parler

du concert de l'orchestre et les divertissements variés au West End constituent une récréation peu commune.

PARC ATHLETIQUE. La "Bohémienne" est le triomphe de la troupe d'opéra Métropolitaine au Parc. Tous les artistes s'y surpassent.

NOUVEAUX SÉULEMENT pour New York via le Grand Washington et Sud-Ouest. Limité compris d'élegants chers d'ortoirs Fullman, chers d'observation, de buffet et de club. Le plus beau train du Sud. Pour les dames chers d'ortoirs sur toute la ligne, s'adresser au No 704 rue Commune, à côté de l'entrée pour dames à l'Hôtel St Charles.

passagère avec une fille de fermier, une paysanne... A quoi bon vous la nommer? Cette jeune fille devint mère... C'était le déshonneur pour elle et pour sa famille. Il serait inutile de vous expliquer les détails de cette liaison et les malheurs qui la suivirent. Cette jeune fille avait un frère. La folie de la vengeance s'empara de son esprit et il imagina des représailles atroces. J'ai une fille et vous la connaissez.

— Mademoiselle Louise? — L'abbé d'Aulnay s'inclina. Il y eut un instant de silence. Le marquis se sentait faiblir. Une sueur abondante perlait à son front. Sa respiration devenait fiévreuse.

L'effroyable congestion qui l'avait terrassé et qui un moment avait paru se calmer, reparaisait avec une nouvelle force. Il murmura: — Je ne sais si j'aurai le temps d'achever cette confession. Un jour, une révélation de ma fille dont la santé s'était altérée me consterna ma sœur et moi. Comme la paysanne dont je vous ai parlé, elle allait être mère...

L'abbé d'Aulnay s'écria, percuté qu'il avait mal entendu: — Elle! — Louise! Je vous l'ai dit. — Victime d'un gnet-apsens, d'un attentat car je ne puis supporter une déshonneur, une fai-

l'impératrice Frédéric aristocrate. An lendemain de la campagne de Crimée, l'aristocratie anglaise organisa une grande tombola de bienfaisance au profit des victimes de la guerre. La famille royale ne seules encourager cette œuvre humanitaire, mais chacun de ses membres voulu contribuer personnellement à succès de l'entreprise. C'est ainsi que la princesse Victoria, fille aînée de la Reine, donna un tableau peint par elle-même: "Le Soldat blessé".

Ce tableau qui témoigne d'un réel talent artistique, représente son premier plan une Sœur de charité penchée sur un soldat anglais expirant. Le fond est formé par la vue d'un camp surmonté de couleurs des nations alliées. Le hasard du tirage mit le tableau entre les mains d'un cavalier anglais. Un lord l'acheta 500 guinées et l'apporta jalousement dans le fond de sa galerie pendant plus de quarante ans. Sous aucun prétexte, il ne voulait s'en dessaisir.

A sa mort, survenue il y a six mois, la collection fut mise en vente à Londres. Le roi Edouard VII, qui venait de monter sur le trône, acquit, après de longs pourparlers, l'œuvre de sa sœur, et, à son récent voyage en Allemagne, l'emporta à Cronberg; d'où il va faire retour à la collection royale.

Bureau de la "Sparkling Abita Water" 91, 93 la Douzaine de bouteilles livrées à domicile.

AMUSEMENTS. WEST END. Le concert de l'orchestre et les divertissements variés au West End constituent une récréation peu commune.

PARC ATHLETIQUE. La "Bohémienne" est le triomphe de la troupe d'opéra Métropolitaine au Parc. Tous les artistes s'y surpassent.

NOUVEAUX SÉULEMENT pour New York via le Grand Washington et Sud-Ouest. Limité compris d'élegants chers d'ortoirs Fullman, chers d'observation, de buffet et de club. Le plus beau train du Sud. Pour les dames chers d'ortoirs sur toute la ligne, s'adresser au No 704 rue Commune, à côté de l'entrée pour dames à l'Hôtel St Charles.

passagère avec une fille de fermier, une paysanne... A quoi bon vous la nommer? Cette jeune fille devint mère... C'était le déshonneur pour elle et pour sa famille. Il serait inutile de vous expliquer les détails de cette liaison et les malheurs qui la suivirent. Cette jeune fille avait un frère. La folie de la vengeance s'empara de son esprit et il imagina des représailles atroces. J'ai une fille et vous la connaissez.

— Mademoiselle Louise? — L'abbé d'Aulnay s'inclina. Il y eut un instant de silence. Le marquis se sentait faiblir. Une sueur abondante perlait à son front. Sa respiration devenait fiévreuse.

L'effroyable congestion qui l'avait terrassé et qui un moment avait paru se calmer, reparaisait avec une nouvelle force. Il murmura: — Je ne sais si j'aurai le temps d'achever cette confession. Un jour, une révélation de ma fille dont la santé s'était altérée me consterna ma sœur et moi. Comme la paysanne dont je vous ai parlé, elle allait être mère...

L'abbé d'Aulnay s'écria, percuté qu'il avait mal entendu: — Elle! — Louise! Je vous l'ai dit. — Victime d'un gnet-apsens, d'un attentat car je ne puis supporter une déshonneur, une fai-

Feuilleton L'Abelle de la N.O. LES SANS FAMILLE Marie-Madeleine GRAND ROMAN INEDIT CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE CHIL POUR CEIL XVII MATIN DE FÊTE, SOIR DE DEUIL. Le docteur Laurent et un

prêtre... L'abbé d'Aulnay... D'abord l'abbé... Va chez lui, rue Saint-Guillaume... Tu sais? — Ramez-le... Tu entends?... Rien à qui que ce soit... Pas un mot à Phéloc... Ventre à terre!... Le cocher obéit. Il ne connaissait qu'un maître, le vieux marquis, et son coiffeur. Il y eut pour la jeune femme un moment d'attente terrible. Le moribond semblait perdre ses forces sous l'étroite de son mal qui faisait de rapides progrès. Enfin un médecin arriva, jeune et inconnu encore, indigné par un congère voisin. Il était instruit et distingué, malgré son obscurité. Il reconnut sans peine la gravité d'une situation désespérée et se précipita qu'on le ramène au malade quelques instants de répit en face de cette mort qu'il ne pouvait combattre. Au moment où le cocher du vieillard se retrouvait devant l'hôtel, un mieux sensible se manifestait. Le coupé ne ramenait à la rue d'Albion que le médecin des âmes. Le docteur Laurent, l'ami de la famille de Rambert, était absent et ses domestiques étaient partis à sa recherche. Le malade avait repris sa pleine connaissance. Il est un soir de soulagement à la vue du prêtre. L'éducation première laisse

dans les âmes des traces ineffaçables. Le vieillard balbutia: — Je suis heureux de vous voir. Je me sens très mal, mon cher abbé. Je ne suis pas pratiquant, mais ma mère, que j'adorais, ne serait pas contente dans l'autre monde, si je me laissais mourir sans confession. Et s'adressant au médecin et à la jeune femme qui sanglotait à genoux près de lui. — Laissez-moi seuls un instant, je vous prie. XX LE SECRET DE LA CONFESION. L'abbé d'Aulnay était alors un prêtre de quarante-cinq ans environ, ancien officier de cavalerie, qu'une terrible aventure d'amour avait jeté dans les bras de la religion. Riche et indépendant, il remplissait à l'église de Saint-Thomas d'Aquin le rôle d'un surintendant dans les bureaux d'un ministre. Vieillesse non classée, il habitait un hôtel triste et morne, mais d'un caractère grandiose, rue Saint-Guillaume, où il vivait seul en compagnie d'un vieux domestique dans les pratiques d'une austerité monacale. Du reste il y était entouré de Postime générale. Ses revenus, très considérables, ne servaient qu'à des en-

vies de charité. D'un premier coup d'œil, il jugea l'endroit où il se trouvait; il comprit la destination de ce petit hôtel si coquettement meublé, si soyeux, si parfumé, le rôle de la jeune et admirable femme qui venait de disparaître, tout en larmes, et aussi l'état du malade qui le faisait appeler. Il était perdu. Il le connaissait depuis longtemps. Son père, le comte d'Aulnay, avait été intimement lié avec le marquis de Rambert, et lui-même il était resté l'ami et presque le familier de l'hôtel de la rue des Saints-Pères. — Vous me dites que vous désirez vous confesser? demanda-t-il d'une voix grave et douce. Le marquis répondit: — Oui, et je sens que je n'ai pas de temps à perdre. Et aussitôt il commença: — J'ai peu de choses à vous apprendre sur mon passé en général. Il a été celui de la plupart des gens de notre monde. Si je vous ai appelé de préférence à tant d'autres, c'est que vous le connaissez et que j'ai pour votre caractère une profonde estime. J'ai vécu en pratiquant l'égoïsme le mépris de l'intérêt des autres, l'orgueil de ma race, et un cultiver tout ce qui pouvait le flatter et servir mes ambitions de domination et de fortune. Je ne sais pas si à l'heure présente, au moment où tout m'échappe, j'ai

le regret de ce que j'ai fait. Pour dire la vérité, je ne le crois pas. Il me semble que si j'en tirais dans la vie un lieu d'en sortir, je n'hésiterais pas à suivre le même chemin. Et je m'en accuse! L'abbé d'Aulnay froissa le sourcil. Mais il dit avec son impossibilité de confesseur. — Contentez-vous de vos soufles. — Présentez-moi le marquis de Rambert, l'abbé d'Aulnay avait dit, lui qui l'avait toujours connu croyant ou du moins d'un scepticisme et d'une indifférence qui frisaient l'irreligion, c'était pour quelque mission secrète ou une réclamation dont il avait hâte de connaître l'objet? — Peut-être. Depuis quelque temps, des bruits singuliers étaient venus à ses oreilles. Si les belles dames de la bourgeoisie ne avaient rien de précis sur l'événement qui avait pour ainsi dire retranché du monde l'héritier de Rambert, les imaginations n'en travaillaient pas moins et, au coin des cheminées, on se communiçait des idées qui pour la plupart, se rapprochaient assez de cette vérité que sous cette catastrophe mal expliquée, il y avait une histoire de femme, quelque fille éditée ou un mari outragé, et que les blessures de comte étaient le résultat d'une vengeance et non d'un accident.

L'abbé d'Aulnay avait assisté plus d'une fois à ces conférences et, avec son expérience de la vie, il n'était pas le dernier à penser comme les autres et à se livrer à des suppositions qui lui faisaient pressentir un drame de famille et peut-être l'existence de quelque enfant naturel qui pesait comme un remords sur la conscience des Rambert et dont on voulait secrètement assurer l'avenir. Mais, certes, il ne s'attendait pas à ce qu'il allait entendre. Si la réputation du fils de son père prêtait à la critique et aux médianes, celle de sa fille, mademoiselle Louise, était intacte et, même parmi les cercueilles de sa fortune et de son nom, le plus expert en fait souterrain de la colonie n'aurait pas osé l'effleurer d'un soupçon. — La marquise reprit: — Ma conscience a été trop large et j'étais trop porté à excuser les écarts de ma fougueuse jeunesse et ceux de mon âge. Cependant je ne vous aurais pas fait appeler si je n'avais été le complice de ce que je considère comme un véritable crime. Le père eut un sursaut involontaire; il redressa le tête, regarda en face le marquis et l'interrogea. — Vous dites un crime? — Oui et vous allez me comprendre. Mon fils avait en liaison, en Normandie, une liaison